FEUILLETON DE L'ORLÉANAIS

NOUVELLE-ORLÉANS, 7 SEPT. 1860.

L'EXPIATION.

VIII.

LA MORT.

Pendant ce temps, Geneviève, dit le médecin à Fabrice, n'a pas encore repris le sens de la vie. Je viens simplement pour lui donner un calmant qui la fera dormir. Ne vous effrayez pas de son sommeil, il est nécessaire. Le docteur Gerbier va venir dans la soirée. Fabrice, restez auprès de votre femme : elle a besoin de vous.

— Docteur, répondit Fabrice, je ne la quitterai pas. Je veux être présent à son réveil.

Il se mit à genoux auprès du lit.

— C'est vrai, pleurez-la tout votre saoul.

— Docteur, vous m'offensez.

— Fabrice, je ne le partirai pas de quatre heures, je pense n'est plus rien pour moi. Et puis..... la religion vient de m'ébranler ; il m'est donc permis d'espérer que, nos mêmes intérêts devenant un même intérêt, Fabrice observera, vis-à-vis de moi, les mêmes égards dont ses ancêtres agissaient vis-à-vis de mes parents.

— Mon Dieu ! murmura le médecin, de plus sages conseils n'auraient pas été donnés à de coupables.

Il reprit d'un ton affectueux :

— Louise ! Louise ! répondez-moi ! Comment la trouvez-vous ?

Le malade fit un effort pour parler ; les mots ne purent pas sortir de sa bouche.

— Qui a raison ? reprit le docteur. Fabrice avait voulu me cacher la vérité ; je vous avais dit : Ne vous approchez pas de votre femme, elle est atteinte d'une maladie dangereuse. Louise était atteinte d'une fièvre cérébrale. Elle a failli mourir ; elle demande une autre femme ; déjà elle a oublié son mari, elle l'injurierait. Docteur, le dernier calmant à prendre, le voilà ! Que la volonté de Dieu soit faite !

Il versa quelques gouttes d'une fiole dans une cuillère, et trois jours consécutifs, Fabrice en versa par le chevet de sa femme. Le docteur avait fait place, près de ce lit de douleur, au médecin dévoué, au médecin qui veut accomplir dignement un sacerdoce. Tout ce qui l'art, enrichissé par la passion, peut tenter pour sauver une victime à la mort, Fabrice le tenta. Mais la mort avait marqué sa proie. Le sport ne se laissa pas toucher par l'héroïsme du dévoûment ni par la science du médecin.

Trois nuits et trois jours s'écoulèrent. Trois nuits sans sommeil, trois jours remplis de souffrances, mêlés d'espoir, d'effroi, Fabrice lutta ! Pauvre et cette entreprise sublime, qui ne pouvait plus emouvoir que lui, vaincu lui-même, il ne pouvait plus compter sur le docteur. Fabrice avait oublié le monde entier. Un seul être existait pour lui, Louise, la compagne de sa vie, la mère de ses enfants, plus qu'une femme, c'était un souvenir, c'était toute la vie de son cœur, de son âme.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait-il à chaque instant, sois Dieu ! rendez-la moi ! rendez-la moi !

Quand le tout ce qu'il pouvait..... c'était la tenir qu'il devait dire.

Le matin du troisième jour, Louise se réveilla et but, que Fabrice soupçon à reconnaître à l'expression de ses confrères. C'était la première fois que cette expression lui était donnée. Qu'il aimait que lui, avait-il dire, jusque là, tout espoir de sauver Louise ? Il ne voulut pas croire à la mort. Il ordonna à Geneviève de se rendre à Chaillot, chez un médecin célèbre, et lui désigna la demeure que Fabrice avait occupée de 1 à 2 heures. Il voulait de faire. Puisqu'il désespérait, lui, un espoir pouvait il encore ?

Le médecin de Chaillot ne se fit pas attendre ; il était un de ces vieux praticiens méthodiques qui ne se laissent jamais et contrariser ni influencer ; pour lesquels un coupe n'est qu'un accroissement d'acte de l'organe et de pouls..... Il ne voulut pas croire à une secrétion de la glande lacrymale. Fabrice l'avait mandé près de Louise ; il était donc, lui, désigné la douleur que faisait éprouver à sa femme la mort de Fabrice